

LE  
**SEMEUR CANADIEN,**

**Journal des Connaissances Utiles**

EN

**POLITIQUE, LITTÉRATURE, MORALE, ET RELIGION.**

Le champ c'est le monde.  
*Math. XIII. 38.*

**CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.** LE SEMEUR CANADIEN se publie à **Napierville, Bas-Canada**, et paraît le *Deuxième* et le *Quatrième* JEUDI de chaque Mois.—Le PRIX de L'ABONNEMENT est de **3** Chelins et **9** Deniers par **Année** pour un seul *Exemplaire*; pour trois *Exemplaires* **10** Chelins; et pour sept *Exemplaires* **20** Chelins. Les lettres et envois doivent être adressés au REDACTEUR. On est instamment prié d'affranchir.

## HISTOIRE NATIONALE.

### Les Canadiens après la Conquête.

[Extrait du *Moniteur Canadien*.]

Lors de la cession du pays aux Anglais par Louis XV, roi des Français, les Canadiens se trouvèrent dans une position pleine de périls et d'embarras.

Les Français attachés au gouvernement de la France, et les plus considérables par leur fortune et leurs lumières, retournèrent dans leur mère-patrie, ne voulant pas se soumettre au joug étranger. Il ne resta donc en Canada que les habitants des campagnes, le clergé et les seigneurs.

Le nouveau gouvernement chercha de suite à neutraliser l'influence française, à la mettre au néant même s'il était possible. Pour y parvenir avec efficacité, il s'appliqua à gagner le clergé. Il savait comment s'y prendre; il connaissait son côté faible, et il y réussit. Le clergé pour s'asseoir sur les marches du pouvoir, accepta le nouveau venu, lui jura non seulement fidélité, mais dévouement; il propagea cette œuvre de soumission dans les campagnes et donna le joug de l'étranger, afin de le faire accepter par les habitants. Les seigneurs qui avaient coutume de fréquenter les châteaux des gouverneurs et des intendants français furent très pressés d'aller briguer les honneurs dans le palais du gouverneur anglais: ils obtinrent la faveur de baiser la semelle de ses souliers et de se ranger parmi ses courtisans et ses adulateurs.

Ainsi, par la vénalité du clergé et la bassesse des seigneurs, le peuple fut livré à lui-même et à ses propres ressources.

Les Canadiens avaient honte, après leur résistance héroïque, de se présenter devant leurs vainqueurs; ils se cachèrent pour ainsi dire dans leurs terres et se livrèrent à l'agriculture. Ce qui restait de Canadiens à Québec, à Montréal et aux Trois-Rivières n'étaient pas capables de veiller aux intérêts de leurs compatriotes, et, pour la plupart, ils subirent le joug comme l'âne de la fable: ils étaient indifférents à ce que le bat leur fût imposé par l'Angleterre ou la France.

La nation canadienne était à la campagne; elle se tenait là et ne s'occupait que d'agriculture. Elle espérait peut-être qu'un homme monterait sur le trône de France et se rap-

pellerait d'elle; mais les bons rois sont rares et sont oubliés de leurs sujets, surtout quand il s'agit de faire un sacrifice pour les racheter. Les Canadiens attendaient peut-être, mais ce fut en vain.

Les Anglais, ces observateurs de première force, s'aperçurent de leurs avantages et en profitèrent avec habileté. Il importait à leur politique d'attirer les colons anglais en Canada, afin de se créer des ressources dans les moments de danger, et pour y parvenir ils employèrent toutes espèces de séductions. Ceux qui voulurent faire le commerce le firent dans les circonstances les plus favorables. Les Canadiens n'ayant plus de rapports avec la France ne pouvaient plus continuer le commerce; inconnus en Angleterre, ils ne pouvaient en faire venir des marchandises. Ainsi le haut commerce fut entièrement la propriété des sujets d'origine anglaise, qui ne manquaient pas de relations nombreuses dans la métropole. Cette branche de commerce fut une ressource inépuisable de richesse pour les Anglais; ils firent en peu de temps des fortunes colossales et prirent une position qu'ils ont conservée jusqu'à aujourd'hui; c'est-à-dire que le commerce en détail fut le domaine du commerçant canadien, le grand commerce lui étant quasi interdit par les circonstances fâcheuses où il se trouvait placé.

Le clergé, qui dominait la conscience des Canadiens, prêcha longtemps la défense du prêt d'argent à intérêt; ainsi le peu d'argent que les Canadiens avaient à leur disposition ne pouvait alimenter le commerce. Les Anglais firent des banques et en retirèrent des profits immenses; les Canadiens les voyaient faire, et n'osaient pas les imiter de peur d'engager leur âme à Satan! Enfin le clergé se ravisa; il ne damna plus ceux qui prêtaient leur argent à intérêt: il en prêta lui-même. Mais il était bien tard: les Anglais avaient accaparé la richesse monétaire du pays.

Ainsi, grâce à notre clergé, les Anglais peuvent commander un million de louis; et les Canadiens ne pourraient pas commander £100,000 comptant.